



## DEPART

Le café n'arrange rien mais au moins il est chaud. Après deux tasses, tu n'y vois pas plus clair. As-tu rêvé? T'es-tu trompé d'étage? As-tu été victime d'une caméra cachée, toi qui en places chez les femmes infidèles et les maris violents? Comment le lit et le corps ont-ils pu disparaître puis revenir en quelques minutes à peine?

L'infirmière n'a pas de réponse à t'apporter. Elle te recommande juste le calme et le repos. Tu n'as pas envie de cela.

Il n'y a que deux entrées au bâtiment : le rez-de-chaussée pour les visiteurs, et le sous-sol, qui donne sur le parking, pour les fournisseurs, les ambulances et les pompes funèbres.

L'infirmière quitte la chambre, elle te signale qu'en cas de pépin, elle n'est jamais loin, il suffit de l'appeler dans le couloir ou la cage d'escalier.

Il est bientôt neuf heures, il faut que tu files au bureau. Pas envie de t'asseoir à l'ordinateur pour rédiger ton rapport. Tu préférerais rouler jusqu'à la salle d'entraînement cogner pendant une heure ou deux ton sac de frappe.

La vue par la fenêtre ne vaut pas le déplacement. Une rue encombrée de voitures, la pluie fine qui tombe avec obstination, le ciel gris et bas...

– Alex... C'est toi?

Tu sursoutes et tu te retournes aussitôt.

Elle a les yeux ouverts, à moitié, du moins, le visage tourné vers toi.

– Mémé! Comment te sens-tu?

– Ils sont venus ce matin, dit-elle d'une voix faible. Ils m'ont emmenée et m'ont fait passer des examens, j'ai mal partout...

– Qui t'a emmenée, mémé, ton médecin?

– Non, je ne les connaissais pas. Un monsieur à lunettes et deux infirmiers.

– Avec une barbe, l'homme à lunettes?

Tu n'as pas besoin de sa réponse, tu la connais déjà.

– J'ai mal, là, en bas.

Elle montre un endroit qu'une arrière-grand-mère ne devrait jamais montrer à son arrière-petit-fils. Tu détournes le regard.

– Je t'ai appelé, quand ils ont voulu m'enfoncer leur tuyau. J'ai crié.

– Je sais, Mémé, c'est comme si je t'avais entendue. Repose-toi, maintenant. Je vais me renseigner...

Tu l'aides à s'installer plus confortablement, tu l'embrasses sur le front et tu quittes la pièce au plus vite.

## ARKING

L'ascenseur est bien assez large pour accueillir un lit mais c'est impossible de le sortir au rez-de-chaussée, le passage est trop étroit et il y a deux marches. Tu prends à nouveau place dans la cabine et te laisses porter jusqu'au sous-sol. Le couloir est large, illuminé par des tubes néon. Le vert des murs a laissé place à un jaune crème plus joyeux mais il flotte dans une odeur de soupe et de friture refroidie. Les cuisines ne doivent pas être loin.

Au bout du couloir, une double porte vitrée ouvre sur un parking ceinturé d'un abominable mur grisâtre. Une dizaine de voitures font le gros dos sous la grisaille du matin. La bruine réveille tes sens. Tu te sens à nouveau maître de la situation.

Au bout du parking, une grande camionnette blanche attend l'ouverture de la barrière pour quitter les lieux. Une ambulance? Peut-être, mais sans gyrophare... Une indication publicitaire plutôt discrète, sur le flanc annonce le nom de la société: AB Medi. Le nom te dit quelque chose... La barrière s'ouvre et le véhicule démarre. L'espace d'un instant, tu as l'impression d'entrevoir un barbu à lunettes sur le siège passager.

Une hallucination? Tu ne te poses pas la question et tu fonces. Le temps que tu atteignes la barrière, la camionnette est déjà loin. Tu ne la vois plus, en tout cas.

Chou blanc. Tu n'es pas sûr, au fond, qu'il y ait eu quelqu'un sur le siège passager. Tu reviens jusqu'aux portes vitrées et là, sur le carrelage, deux lignes sombres et encore humides ne te laissent aucun doute : un lit à roulettes est entré par ici. Le lit de ton aïeule ? C'est bien ce que tu redoutes.

Tu n'entres pas dans le bâtiment, tu regardes le sol du parking, un rectangle de bitume sec délimite l'emplacement où la camionnette était garée. Elle était là depuis un bout de temps, il pleuvait avant que tu n'arrives... Il faut que tu retrouves ce véhicule. Dire qu'il était encore là, il y a quelques instants à peine...

Tu marches jusqu'à la barrière de sortie. Elle est flanquée non pas d'un lecteur de badge ou de carte magnétique mais d'un interphone. Tu appuies sur le bouton et une voix d'homme grésille dans le haut-parleur.

– Oui ?

– Qu'est-ce que je dois vous donner pour sortir ?

– Le numéro de plaque... Mais vous êtes à pied, là.

Tu lèves la tête et repères sans peine la caméra fixée sur un pilier à l'angle du bâtiment, protégée par une sphère noire.

– Ne bougez pas, j'arrive.

Tu ne laisses pas le temps au réceptionniste de réagir, tu fonces vers les doubles portes puis l'escalier, tu es déjà au rez-de-chaussée, tu rejoins l'entrée mais la loge est vide. Sur la vitre, un post-it griffonné à la hâte annonce « De retour dans un quart d'heure ». Tu jettes un œil par-dessus ton épaule, il n'y a personne en vue. Sans hésiter, tu pousses la porte de la loge et la refermes derrière toi.

La petite pièce est sombre, éclairée par la lueur blafarde de six écrans de vidéosurveillance accrochés au mur au-dessus du guichet d'accueil.

Vues en noir et blanc de couloirs et de portes, du parking aussi.

Peut-être qu'avec ces appareils tu pourrais regarder les images du début de matinée, l'arrivée de la camionnette, peut-être même suivre le trajet du lit de ton arrière-grand-mère à travers les couloirs... Mais tu ne connais pas ce modèle de télévision en circuit fermé, tu ne sais pas si les images sont enregistrées sur bandes, stockées dans un disque dur ou simplement diffusées en temps réel. Et le temps, justement, c'est ce qui te fait défaut, tu es pressé, il n'y a pas une minute à perdre. Tu cherches un mode d'emploi punaisé sur le mur ou des indications sur le fonctionnement des appareils. Ce que tu trouves est bien plus intéressant. Une affichette recommande au personnel de surveillance de biffer les plaques d'immatriculation sur la feuille de stationnement au moment de la sortie des véhicules. Voilà ce qu'il te faut. Tu fouilles les papiers sur le bureau, il y a de vieux exemplaires de *L'Équipe*, des grilles de sudoku, un joli bloc de post-it presque neuf et un tableau à colonnes intitulé « occupation parking ». Bingo.

En deux secondes tu repères une ligne barrée avec le nom AB Medi.

Arrivée : 5h30. Tu copies le numéro d'immatriculation sur le premier post-it de la pile.

Des pas se font entendre dans le couloir. Tu te plies en deux et te glisses sous le bureau. Tu retiens ton souffle mais ton cœur bat à toute allure.

Les pas se rapprochent. Tu as le nez collé contre le carrelage. Les pas sont juste de l'autre côté de la cloison, tu pourrais presque entendre la respiration.

L'ouvre-porte de l'entrée grésille, la personne sort, les pas s'évanouissent dans le brouhaha de la rue puis la porte se referme.

Qu'est-ce que tu fous à te cacher comme un voleur ? Que veux-tu découvrir, au fond ? Que ton aïeule a bien disparu avant de

réapparaître? Que tu as croisé un malade mental qui se fait passer pour le directeur d'une maison de repos? C'est un pauvre type, voilà tout. Il y en a plein dans ce coin-ci de la planète. Il doit certainement y en avoir autant à l'autre bout de l'univers mais ce n'est pas ton affaire. La distance t'aide à sérier les problèmes.

Tu sors de la loge, remonte au troisième étage, embrasse sur le front une vieille dame aux cheveux blancs et clairsemés, endormie et souriante.

Tu remontes dans ta voiture et tu files au bureau.

Tu n'imagines pas que le pire est encore à venir.

À vrai dire, le pire est sans doute toujours devant, du moins si l'on considère que mourir fait partie des pires choses qui peuvent nous arriver. Les pessimistes diront que la naissance est bien plus redoutable, que c'est elle qui est à l'origine de tout ce qui nous arrive par la suite. Ce n'est pas faux, sans doute. Les morts pourraient nous éclairer sur le sujet, eux qui ont traversé les deux, mais ils n'ont plus droit à la parole. C'est injuste, mais c'est ainsi, il faut bien l'accepter.

Les super pessimistes, quant à eux, diront que c'est l'apparition de la vie sur cette planète qui est la cause de tous les malheurs. Le premier unicellulaire, avec sa face de membrane et son patrimoine génétique en pagaille, aurait mieux fait de mettre fin à ses jours sans prendre le temps d'engendrer des congénères. Un bon suicide initial aurait fait disparaître à tout jamais les dépressions et les maladies orphelines, les amputations, les sévices de tous ordres, la torture, la faim dans le monde et le strabisme divergent.

Les super pessimistes ont le don de rendre les choses simples, à défaut de les rendre joyeuses.

